

Malinowski Bronislaw, Journal d'ethnographe.

In: Revue française de sociologie. 1987, 28-2. pp. 350-356.

Citer ce document / Cite this document :

Lombard Jacques. Malinowski Bronislaw, Journal d'ethnographe. In: Revue française de sociologie. 1987, 28-2. pp. 350-356.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1987_num_28_2_2407

tés de financement des divers systèmes de protection sociale, aux anticipations des ménages et à la structure des réglementations publiques. L'efficacité des procédures de transfert nécessite, de ce point de vue, une reformulation critique de certains discours (ainsi, ceux relatifs à l'« immobilisme » ou au « déclin » des populations les plus âgées).

Denis Kessler et André Masson clôturent brillamment ce livre très riche par un texte de 36 pages — le plus long du recueil — sur la manière « de décomposer l'évolution d'un phénomène en termes d'effet d'âge, de cohorte et de moment » : précis méthodologique d'une grande qualité didactique. La dimension spatio-temporelle propre à tel ou tel phénomène peut être repérée — en théorie du moins — à travers la conjonction de trois « effets » : l'âge, la période et la cohorte. Si l'âge indique la position dans le cycle de vie, la période met l'accent sur un environnement socio-culturel particulier, la cohorte représentant « l'ensemble des scories laissées par le filtre de l'histoire » (p. 290). L'identification et l'estimation empirique de ces différents paramètres s'avèrent difficiles : outre la carence des données disponibles, un certain nombre de problèmes méthodologiques sont encore loin d'être résolus. L'un des plus discutés concerne le statut de l'analyse par cohorte. Les tentatives faites jusqu'ici demeurent encore sommaires par rapport à une réalité multi-dimensionnelle difficile à maîtriser. Les débats entourant le poids respectif de la « date de naissance » et du « milieu d'origine » dans les différentes théories du changement social restent ainsi très ouverts.

L'introduction (p. 11) nous apprend que désormais « la plupart des grands instituts américains qui étudient les comportements des ménages abandonnent la segmentation de leurs cibles par tranche d'âge pour se concentrer sur des groupes sociologiquement "homogènes", considérant qu'il y a moins de

différence entre un joueur de polo de vingt ans et un autre de cinquante qu'entre ces derniers et deux joueurs de basket-ball aux mêmes âges ». A lire de tels résultats, on ne regrettera pas que les chercheurs français — en majorité de l'INSEE — adoptent une orientation tout à fait différente de celle de leurs collègues d'Outre-Atlantique.

Gilles Ferréol
Université de Lille I

Malinowski (Bronislaw). — *Journal d'ethnographie*. Préface de Remo Guidieri, traduction de Tina Jolas, Paris, Le Seuil, 1985, 320 p. (*Recherches anthropologiques*).

Quand ce recueil des mémoires de Malinowski, écrit lors de deux longs voyages d'enquête entre 1914 et 1918 dans le Pacifique occidental, a été publié en 1967, préfacé par sa seconde épouse Valetta Malinowska et « introduit » par son disciple Firth, l'émotion fut vive dans le milieu des anthropologues anglo-saxons. Ce journal d'un des plus grands ethnologues était loin d'avoir toute la valeur scientifique qu'on était en droit d'en attendre, et beaucoup considérèrent qu'il portait atteinte à la mémoire de Malinowski, non seulement par la faible place que le spécialiste de la recherche sur le terrain avait accordée à son enquête, mais aussi par la trivialité de ses propos, en particulier à l'égard des indigènes, dont il s'était toujours fait le défenseur dans ses ouvrages. Ian Hogbin, l'un des plus fidèles disciples du maître, écrivait que ce volume, intitulé « Journal au strict sens du terme », n'avait aucun intérêt pour l'anthropologie et se demandait pourquoi il avait été traduit du polonais, langue dans laquelle l'auteur des *Argonautes* l'avait rédigé pendant ses séjours à l'île de Mailu et aux îles Trobriand. Il n'y trouvait que des réflexions de la plus grande banalité

portant sur sa vie quotidienne, sa santé qui l'obsédait, ses irritations à l'égard des natifs et d'un pays dans lequel il souffrait de solitude.

Dans la préface, Valetta Malinowska justifie pourtant les raisons d'une telle publication, après la mort de son mari survenue aux USA en 1942, et quelque temps après la guerre, lorsque furent extraits des archives de la London school of economics en 1948 les documents manuscrits de Malinowski, puis prise la décision en 1960 à New York de les traduire et de les publier : « J'ai souvent éprouvé le désir — mieux, le besoin —, écrit-elle, de savoir quelque chose de la vie et de la personnalité des peintres, écrivains, musiciens ou savants dont les œuvres m'avaient profondément intéressée ou émue. Je pense que l'éclairage psychologique et affectif qu'apportent les journaux, les lettres et les autobiographies permet de pénétrer plus avant dans l'individualité de l'homme qui a écrit tel livre, développé telle théorie ou composé telle ou telle symphonie... ».

Ce livre de mémoires éclaire donc plus le lecteur sur la personnalité de l'homme, sur sa vie intime et les grands traits de son caractère que sur ses conceptions théoriques ou méthodologiques d'une discipline qu'il a si brillamment représentée à son époque. Il faut, je crois, avoir une certaine expérience du « terrain » et de l'enquête, une certaine connaissance de l'œuvre de Malinowski pour avoir ce désir de mieux le connaître.

C'est la raison pour laquelle sans doute ceux parmi ses proches qui l'avaient bien connu et estimé n'ont pas compris l'intérêt d'une telle publication, mais il en est différemment de ceux qui, ayant découvert l'œuvre, n'ont jamais pu approcher son auteur.



C'est en 1914 que Malinowski part pour la Nouvelle-Guinée après avoir écrit une thèse sur *La famille chez les*

aborigènes australiens, travail de compilation dont la lecture révèle bien la gêne qu'il éprouve de devoir utiliser des informations de seconde main (1). C'est donc son premier contact avec le « terrain », ce « terrain » qu'il va si hautement valoriser par la suite, en écrivant dans sa *Théorie scientifique de la culture* qu'il est le « laboratoire » de l'ethnologue.

Arrivant en Nouvelle-Guinée en septembre 1914, il va faire trois séjours dans cette région du Pacifique occidental, l'un de septembre 1914 à mars 1915 dans l'île de Mailu et deux autres aux îles Trobriand de juin 1915 à mai 1916, puis d'octobre 1917 à octobre 1918. Seuls le premier et le troisième sont relatés dans ses carnets, le second et la découverte des îles Trobriand n'y sont pas évoqués, omission que regrette l'auteur lui-même à la fin de la première partie du journal. Il visite en même temps les îles Amphletts, Woodlark et Dobu, si souvent citées dans *Les Argonautes* comme maillons de la fameuse chaîne des échanges Kula.

Alors, d'où viendrait le regret que l'on pourrait éprouver à la lecture de ce journal ? Celui de voir la faible place que l'auteur laisse à la réflexion scientifique, à la méthode d'investigation, à la description des hommes et de leur culture et au contraire la préoccupation envahissante qu'il accorde à sa vie quotidienne, à sa santé, fragile, à ses états d'âme et à son affectivité exacerbée, au drame sentimental qui se joue tout au long de son exil laborieux, dominé par les images antagonistes de deux femmes qui peuplent des rêveries plus proches de celles de l'adolescence romantique que de la maturité d'une trentaine largement dépassée ?

Et ce sont peut-être toutes ces faiblesses qui finissent par nous rendre

(1) J. Lombard, *L'anthropologie britannique contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972 (*Le sociologue*), p. 33.

attachant un homme en proie à toutes ces luttes contre la maladie et le climat, contre son entourage parfois, mais aussi contre lui-même et les facilités d'une vie coloniale, facilités qu'il rejette avec énergie.

L'exotisme au quotidien

Toute enquête de terrain exige d'abord du chercheur la maîtrise de son mode de vie et de son cadre de travail. Et c'est là l'objet d'une première série de conflits internes, de concessions puis de résolutions que confesse spontanément Malinowski. Visiblement — et en particulier dans la première partie de son séjour à Mailu, moins aux Trobriand à la fin de son enquête — il ne manifeste guère d'enthousiasme pour son travail. Constamment, il se rappelle à l'ordre, en confiant à son carnet que le « but de son séjour », c'est « le travail ethnologique qui devrait absorber toute son attention à l'exclusion de tout le reste ». Or, « la vie des indigènes » lui apparaît comme « entièrement dénuée d'intérêt ou d'importance », comme... « quelque chose qui lui est étranger ». Constamment, il lutte contre un certain laisser-aller, fait à la fois de lassitude et de dilettantisme. Il se couche tard, il se lève tard et la sieste lui est souvent nécessaire. On découvre en outre que, loin de consacrer à l'enquête toute son attention et ses efforts, comme il le demandera à son lecteur dans *Les Argonautes*, il a passé le plus clair de son temps, dans les débuts surtout, à la lecture de romans ou d'œuvres littéraires. Il avoue avoir consacré deux jours ininterrompus à la lecture de Dumas, absorbant d'une traite *Le Vicomte de Bragelonne*. S'il s'accuse de lire trop de romans, il n'en délaisse pas pour autant la littérature générale, française de préférence : Racine, Victor Hugo, Maupassant, Lamartine et Musset sont cités et parfois critiqués, comme Chateaubriand, taxé d'inconsistance et d'absence de tout esprit scientifique. L'Angleterre lui réserve des œuvres plus légères et plus distrayantes : Kipling,

Conan Doyle, Ch. Brontë, Wells, Prescott. Infatigable lecteur, il prend la résolution au début de son séjour « de ne plus lire de romans » (p. 37), alors qu'à la fin de son carnet (p. 243), il continue à s'en prendre à sa « tendance naturelle »... « la pure perte de temps » (la lecture de romans ineptes, la tendance à parler trop longtemps en compagnie), à son mode de vie, « je me couche trop tard, je me lève à des heures irrégulières ».

Pourtant, il essaie de maîtriser son mode de vie, s'astreint, surtout à la fin, à une gymnastique quotidienne et consacre souvent une partie de son emploi du temps à marcher le long de la grève ou bien à sortir en bateau, à l'issue d'une journée de travail. Il fait fréquemment état d'un besoin d'exercice et manifeste à l'évidence beaucoup d'exigence vis-à-vis de son équilibre de vie et de sa discipline corporelle. Cette lutte constante contre ses fâcheuses « tendances naturelles » se double d'une véritable angoisse causée par sa santé, qui l'inquiète, et un certain déséquilibre moral, qui lui crée un handicap sérieux dans son travail.

Sans cesse reviennent dans le journal les indications sur sa santé et son équilibre physique. Il se plaint constamment d'être « mal fichu », « très fatigué », « abattu », parfois « brisé » ou « épuisé ». Il reconnaît qu'il n'est pas « très solide physiquement » et que son cœur est fatigué. Il dit prendre régulièrement des piqûres d'arsenic, de la quinine et du fer. Mais s'il craint un moment être atteint de tuberculose, il ne semble jamais avoir été touché sérieusement par la maladie, mis à part quelques accès de fièvre dus sans doute à la malaria. Ce tempérament maladif joint à un caractère de grande sensibilité détermine chez lui de nombreux moments d'irritation, irritation accrue encore par une mauvaise résistance à la chaleur. « Dans la journée, écrit-il, la chaleur était telle que je dégoulinais de sueur sur la plate forme où je gisais

étendu. » La chaleur « épouvantable » le « met à bout ». Ces conditions de vie, dont il se plaint, ne cessent de multiplier en lui les « moments de prostration, d'effondrement moral » ou de le mettre dans un état de « tumulte affectif et intellectuel ».

On peut s'interroger alors sur les raisons qui ont fait de lui un ethnologue et sur les motivations qui expliqueraient sa vocation alors qu'il supporte si mal les conditions de vie que son travail lui impose : dépaysement, chaleur, relations avec les populations locales. La lecture attentive du *Journal* permet de répondre en partie à cette question. Malinowski a la passion des voyages et des paysages, c'est un artiste doublé d'un esthète, sensible au milieu exotique ou, en tout cas, attiré par lui. En cela, il reste dans la tradition des romantiques, cherchant l'oubli de soi dans la contemplation de paysages lointains ou la vie solitaire à l'étranger. L'aveu de cette « fuite existentielle », il nous le donne subtilement un soir qu'il débarque dans un village au début de son séjour et qu'il est pris par « l'exotisme » du milieu, « assez fort pour brouiller l'appréhension normale des choses mais trop faible pour créer un nouvel état d'âme » et qu'il avoue alors que « le travail qu'il fait est plus une sorte d'opium qu'une mise en œuvre de ses facultés créatrices » (p. 49). Et lorsque parfois il reconnaît que « les tropiques ont complètement perdu pour lui leur extraordinaire étrangeté » (p. 160), il manifeste souvent son attachement à ce pays et regrette d'avoir un jour à partir : « Quel dommage d'avoir sans doute à quitter tout ça à jamais » (p. 253). Ce goût des paysages et des voyages nous vaut d'innombrables descriptions de grande qualité littéraire, où reviennent constamment la mer, les collines qui surplombent les baies, les palmiers et palétuviers qui encadrent le paysage marin, les couchers de soleil qu'il ne cesse d'admirer, la beauté des nuits, « incomparablement » plus belles dans

« l'hémisphère sud ». Ce romantisme à l'égard de la nature, il l'exprime clairement : « J'éprouvais confusément et indistinctement, mais avec certitude, que le lien s'affermissait entre moi et le paysage » (p. 31). Cette attention qu'il porte à ces paysages exotiques l'amène souvent à les comparer à d'autres régions et à mettre en parallèle les sentiments qu'il a éprouvés au cours de ses nombreux voyages en Europe et ceux qu'il retire de son cadre tropical. La vue de telle baie évoque en lui le lac de Garde, celle d'une île, les contreforts des Carpates.

Mais au-delà de ces motivations affectives ou esthétiques, il y a des raisons plus profondes à son attachement pour l'anthropologie : son passé de chercheur déjà connu dans son université et l'appui de savants réputés comme Seligman et Frazer, mais surtout son intérêt pour la recherche appliquée, pour une ethnologie qui serait utilisée à l'amélioration de la gestion et de la vie de ces populations, mal comprises par l'administration. Il rêve d'écrire « un mémoire sur la valeur des études ethnographiques pour l'administration », où seraient développés la structure foncière, la santé et les changements dans les conditions de vie (p. 235), afin que le gouvernement de ces peuples ne soit plus une « force aveugle et démente ». Il aspire à un poste « d'ethnologue rattaché au gouvernement » en Nouvelle-Guinée. Esprit pratique plus que théoricien, il s'intéresse au concret, à l'observation des techniques en particulier et de tout ce qui peut être utile à l'amélioration des conceptions administratives coloniales.

Mais encore débutant et plein d'incertitude sur sa valeur, il ne cesse d'être la proie de sentiments alternant entre la dépression et l'exaltation. Tantôt, il craint de « n'être pas à la hauteur de sa tâche », tantôt il rêve d'être « quelqu'un qui a marqué son époque ».

Les rêveries de l'ethnologue solitaire

Mais ce romantique, à l'esprit tourmenté et cyclothymique, a été l'objet de bien d'autres conflits internes, tout autant préjudiciables à son travail que ses ennuis de santé ou son laisser-aller. Quand il débarque à Mailu en 1914, il a trente ans et lorsqu'il achève son séjour aux Trobriand, il en a trente-quatre. Or, Malinowski n'en a pas encore terminé avec sa vie sentimentale ni avec ses projets de mariage, et ce séjour apparaît au lecteur aussi déterminant de ce point de vue qu'au plan professionnel.

L'image de la femme va tout au long du livre prendre une place considérable, image qui parallèlement vient représenter les différents pays et les diverses cultures qu'il a connus pendant sa vie et qui ont donné à sa personnalité à la fois sa complexité et ses contradictions.

Sa mère, d'abord, qui personnalise la Pologne, pays dont il parle toujours avec émotion et qui s'éloigne de son souvenir (« le martyr de la Pologne »), sa mère qui est « la seule personne qu'il aime vraiment », mais à laquelle il semble n'écrire que peu; une femme ensuite qu'il a connue à Londres et qui lui rappelle l'Europe à laquelle il reste si viscéralement attaché, mais une femme qui, malheureusement pour le romantique qu'il est, ne représente pas la femme idéalisée qu'il recherche, mais seulement celle qui a su un jour éveiller son désir; il y a enfin celle qui sera sa femme, une Australienne, à laquelle il voue un culte enthousiaste (« mon sentiment », « ma profonde foi en elle », « je me sens lié à elle »), mais qui a le défaut, malgré l'amour qu'il lui porte, de symboliser ce nouveau monde anglo-saxon, avec lequel il n'entretient guère d'affinités.

Les images de ces femmes peuplent son *Journal*, elles hantent non seulement ses rêveries, mais aussi ses rêves, dont il nous entretient largement.

Dans la lutte difficile qu'il mène pour décider de son engagement et du choix qui sera le sien entre ces deux femmes, rencontrées sous des cieux différents, Malinowski ne cesse d'y associer en arrière-plan un autre combat, celui né d'une exigence morale rigoureuse en matière de sexualité. L'amour idéal tel qu'il le conçoit est exclusif de toute priorité accordée au désir sexuel et, constamment, lui qui se proclame plutôt irreligieux exalte une certaine « pureté spirituelle », parlant même de « sainteté sacramentelle de la couche nuptiale » (p. 234) et manifestant un souci constant de maîtrise sexuelle. Ce choix de l'idéalisation de la femme va le conduire finalement à rejeter celle que, dans un premier temps, il avait aimée surtout pour son « attrait sensuel » au profit de celle qu'il associera dans ses rêves à l'image de sa mère (p. 242).

Il reste que, par faiblesse, il ne se résoudra que tardivement à cette décision et qu'il passera des journées entières à écrire dans son imaginaire sa lettre de rupture, tout en éprouvant un « terrible sentiment de culpabilité » pour avoir si longtemps entretenu l'illusion chez celle qui lui envoyait encore « des lettres »... qui « criaient leur désespoir ».

Mais ce *Journal*, qui laisse tant de place à l'homme, à son caractère et à ses faiblesses, ne peut pas pour autant ne pas se lire comme un éclairage et une explication de l'œuvre considérable qui allait suivre.

**

Les règles de la méthode ethnologique

A travers tout le livre, Malinowski se révèle l'homme de terrain qui fera sa notoriété, par les priorités et les préoccupations qui sont les siennes, comme par les aptitudes qu'il manifeste. Et on peut le lire, avec en contrepoint l'introduction méthodologique des *Argonautes* ou certains passages de *La vie sexuelle*

des Sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie.

Son goût pour les langues, sa capacité à les apprendre, la conscience qu'il a d'être un bon linguiste et de la nécessité d'aborder le « terrain » par l'apprentissage du vocabulaire, tel qu'il le préconise dans *Les Argonautes*, apparaissent constamment. Il apprend le « matu », langue parlée dans l'île de Mailu, il se constitue des lexiques sur la pêche, la « terminologie des jardins » et parle souvent de ses travaux linguistiques. On sait qu'il apprendra plus tard le « dialecte kiriwinien » des Trobriand et qu'il pourra écrire dans cette langue.

Mais ce qui revient encore le plus souvent sous sa plume, c'est la passion du concret, son intérêt à observer tout ce qui est le plus visible à l'observateur, par le moyen en particulier de la photographie, où il excelle et dont il parle constamment. Le principe qu'il fait sien dans *Les Argonautes* d'aborder le « terrain » par les techniques, il l'applique au début de son enquête, à Mailu principalement. Il observe les figures de danses, note méticuleusement les chants, découvre les jeux, il voit construire les canots, il collecte le maximum d'éléments observables pour les exploiter : plans de village, généalogies, recensements, qu'il fait systématiquement dans chaque agglomération, comme il le recommande aussi dans *Les Argonautes*. Ce n'est que par la suite qu'il recueille des données sur l'économie et sur la kula, qu'il cite souvent dans son journal, mais sans en donner plus de précision, ainsi que sur la magie et la mythologie, qui sont les domaines qui visiblement retiennent son intérêt.

En revanche, l'homme qui a valorisé le concept d'« institution » dans sa *Théorie scientifique de la culture*, et en a fait une des clés du fonctionnalisme, ne manifeste aucun intérêt pour les formes d'organisation collectives d'une certaine dimension. Il est muet sur le système politique, sur les relations entre les

villages, qu'il visite pourtant dans toutes les parties de l'île Kiriwina. Curieusement, ses préoccupations associent le plus visible, les techniques et la morphologie sociale, et le moins visible, les croyances et la psychologie, en éludant ce qui pourrait sembler être le niveau intermédiaire, les organisations sociales. Déjà, la recherche des comportements psychologiques est largement privilégiée jusqu'à en faire le but ultime de ses études. « L'essence même de ma recherche », c'est de « découvrir les passions premières de l'indigène, les mobiles de sa conduite, ses aspirations, son mode de pensée en ce qu'il a d'essentiel », bref les *Volksgedanke* (les pensées populaires) de l'ethnologue allemand Adolf Bastian.

Mais ce qui sans doute déconcerte le plus l'ethnologue contemporain, c'est l'absence de tout projet général de recherche, de toute problématique, selon la terminologie actuelle. Il est vrai que l'insuffisance des travaux scientifiques à l'époque ne l'aurait peut-être pas permis. Cette constatation toutefois renforce le lecteur dans la vision d'un chercheur avide d'abord de collecter l'information dans les différents domaines de la vie sociale, par une sorte de survol préalable, avant — et il l'avoue lui-même — de présenter ses idées ayant trait à « la sauce théorique générale » dont il compte « assaisonner ses observations concrètes » (p. 163). Pourtant, les références aux théories ne sont pas totalement absentes de ses réflexions et on voit s'élaborer progressivement sa foi dans la méthode fonctionnaliste, qu'il préfère appeler « le point de vue sociologique » et qu'il oppose définitivement à l'historicisme, représenté par Rivers. Il salue également, même s'il y apporte quelques nuances, l'explication fonctionnelle de la religion par Durkheim, et pour la première fois sans doute, face à l'évolutionnisme et au diffusionnisme, il se pose la question des conditions sociales de la création des « besoins » dans les

sociétés, et cela à propos des dons échangés dans le circuit Kula. Premier germe sans doute de la fameuse et déconcertante « théorie des besoins » (p. 240).

Mais c'est surtout pour l'enquête et les techniques utilisées qu'il livre ses réflexions et révèle ses pratiques. Là encore, il déconcerte le lecteur fidèle à ses préceptes et attentif aux règles de sa méthode définies dans *Les Argonautes*. Celui qui a tant valorisé l'observation, et l'observation participante, celui qui s'est gaussé de ces apprentis-ethnologues utilisant paresseusement les informateurs sous la véranda de l'administrateur ou du missionnaire au lieu de « faire le village », c'est celui-là même qui nous montre l'exemple d'un chercheur entièrement dépendant de ses informateurs, surtout dans les premiers mois. Il reconnaît en fin d'ouvrage avoir consacré « trop peu de temps à l'observation et aux contacts avec les indigènes et trop à une quête stérile d'informations » (p. 243). Au début, il ne « fait que rarement le village » et n'y séjourne guère, et ce n'est qu'à la fin, aux Trobriand, qu'il se décide d'y planter sa tente et d'en terminer avec cette « bougeotte » qu'il regrette et qui lui a trop interdit de véritables enquêtes intensives.

On aura compris que ce qui fait le charme et l'intérêt de ce *Journal*, c'est la vérité d'un portrait, c'est l'aveu des difficultés et des faiblesses que tout ethnologue éprouve sur le « terrain », fût-il parmi les grands, difficultés et faiblesses qu'il a rarement le courage de confier, trop préoccupé par la présentation de ses conclusions scientifiques et par le désir de faire partager au lecteur son intime croyance qu'il a réussi à établir avec son « terrain » cette complicité sans laquelle aucune bonne étude anthropologique ne pourrait voir le jour.

Jacques Lombard
Université de Lille I

Padioleau (Jean G.). — *L'ordre social. Principes d'analyse sociologique*. Paris, L'Harmattan, 1986, 222 p. (*Logiques sociales*).

Ce livre est à la fois stimulant et irritant à bien des égards en ce qu'il représente en quelque sorte un de ces ouvrages intermédiaires publiés à une époque déterminée et qui reflètent à ce titre les débats du temps. Son économie d'ensemble traduit deux caractéristiques : une réflexion épistémologique se formulant lors d'une période marquée par le déclin du néo-marxisme et du structuralisme et par la montée d'influence (et, en cela, les éditeurs ne s'y trompent pas) des références et des concepts empruntant à l'individualisme méthodologique et au cognitivisme ; une construction marquée par une rapide critique du courant et des auteurs globalement rassemblés sous le vocable d'« homo sociologicus éponge » et un essai plus long, plus élaboré, plus motivé aussi de l'« homo sociologicus cognitif ».

Sur le fond, l'ouvrage de Padioleau est étayé par une définition a priori de l'ordre social et part d'un niveau d'analyse intra-individuel du social (W. Doise). Classique retour du balancier ou renouvellement de la pensée en sciences sociales, sans doute les deux, on observe bien aujourd'hui dans la littérature une moindre préoccupation pour le changement social et un regain d'intérêt pour la « tradition » (Nisbet), tout au moins pour l'institué et l'organisé. Il serait erroné d'y voir un retour réactionnel, pernicieux, aux acceptions classiques de l'ordre : celle de Durkheim formalisant une définition du fait social applicable à la Synthèse Républicaine du début du siècle ; ou encore celle des fonctionnalistes américains et des théoriciens du conformisme bien définie par S. Moscovici. La définition de Padioleau s'appuie sur trois options méthodologiques : une lecture centrée